

## Littératures modernes de l'Europe néolatine

M. Carlo OSSOLA, professeur

### COURS. PARADIGMES POUR UNE MÉTAPHOROLOGIE.

#### I. « LE VÉGÉTAL EST LE MODÈLE DE L'HOMME »

L'arbre de sagesse est en nous : cet emblème qui clôt le recueil de Guillaume de la Perrière manifeste et résume l'histoire de la proximité de l'homme et de l'arbre : « *cur cordis medio radix ?* ». Et nous en reproduisons les lois autour de nous pour retrouver l'ordre oublié de la Nature, comme Ulisse Aldrovandi l'écrit dans ses livres de la *Dendrologia* : « *Leges Hortenses, sive Pomariorum Statuta pro Armonia deliciarum animi et corporis*<sup>1</sup>. »

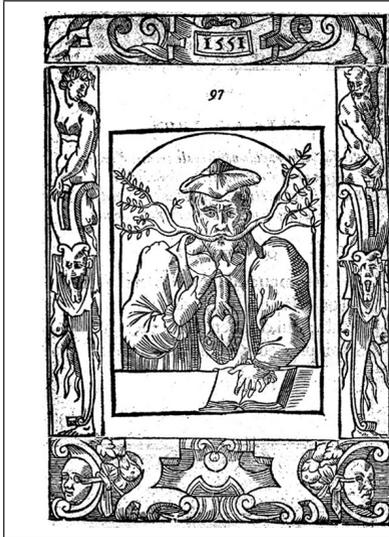
Nous avons souhaité, dans ce cours, dépasser l'idée d'une « archéologie » pour accéder aux « paradigmes pour une métaphorologie » proposés par Hans Blumenberg<sup>2</sup> : il s'agirait de repérer quelques « métaphores absolues » capables de mieux articuler et enrichir le dialogue entre imagination et *logos*<sup>3</sup>. Les métaphores réunissent et synthétisent un savoir, elles n'en sont point une digression ni une parure ; les formes du langage que nous abordons ne constituent pas une diversion,

---

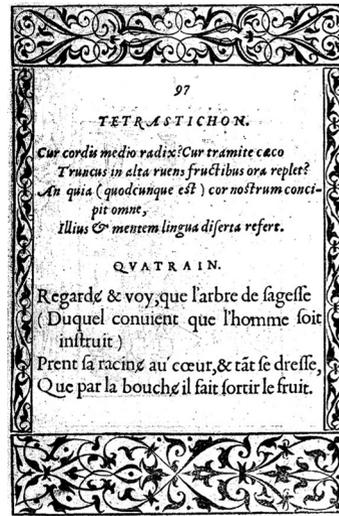
1. U. Aldrovandi, *Dendrologiae naturalis scilicet arborum historiae libri duo*, édition commentée par Ovidio Montalbani, Bononiae, typis Io. Baptistae Ferronii, MDCLXVIII, livre II, p. 339. L'œuvre de ce savant a été illustrée par Michel Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966. Yves Bonnefoy rappelle ce don et cette vertu : « La science d'un jardin est de calmer / Pour une heure le mal dans la blessure, / *Hortus non conclusus*, illimité » (*Le jardin*, poème du recueil *Raturer outre*, Paris, Galilée, 2010, p. 21).

2. H. Blumenberg, *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998 ; trad. fr. : Paris, Vrin, 2006, que je cite.

3. « L'identification de métaphores absolues devrait d'ailleurs nous inciter à repenser le rapport entre imagination et *logos*, en ce sens que le domaine de l'imagination ne devrait plus être considéré seulement comme un substrat destiné à des transformations vers le conceptuel [...], mais comme une sphère catalytique, à partir de laquelle l'univers du concept certes s'enrichit constamment, mais sans pour autant transformer et consumer cette réserve fondatrice. » (H. Blumenberg, *Paradigmes pour une métaphorologie*, Introduction, p. 10).



**Figure 1 :** Guillaume de la Perrière, *La Morosophie*, M. Bonhomme (Lyon), 1553 (Gallica, Bibliothèque nationale de France, ark:/12148/bpt6k715439), p. 97



**Figure 2 :** Tetrastichon, in Guillaume de la Perrière, *La Morosophie*, op. cit., p. 97 b.

mais la quête d'un centre et d'une origine<sup>4</sup>. Il s'agit en effet de prendre en charge – comme Blumenberg l'a fait – les limites du principe cartésien de « clarté et de distinction » :

À cet idéal d'une objectivation intégrale correspondrait le parfait achèvement de la terminologie, qui capte la présence et la précision du donné dans des concepts définis<sup>5</sup>.

Or nous voyons constamment qu'il n'y a ni dans l'expérience ni dans les aléas des découvertes scientifiques les plus poussées une « congruence parfaite du logos et du cosmos<sup>6</sup> » et qu'une analyse véritable des « représentations » de la condition humaine « doit avoir pour objectif d'identifier "l'embarras" logique auquel la métaphore se substitue<sup>7</sup> ». Ce "travail d'adéquation" fait par les « métaphores absolues » ne sera pas ici étudié au niveau cosmologique illustré par Blumenberg<sup>8</sup>, mais plutôt interrogé en relation à l'une des plus évidentes apories anthropologiques.

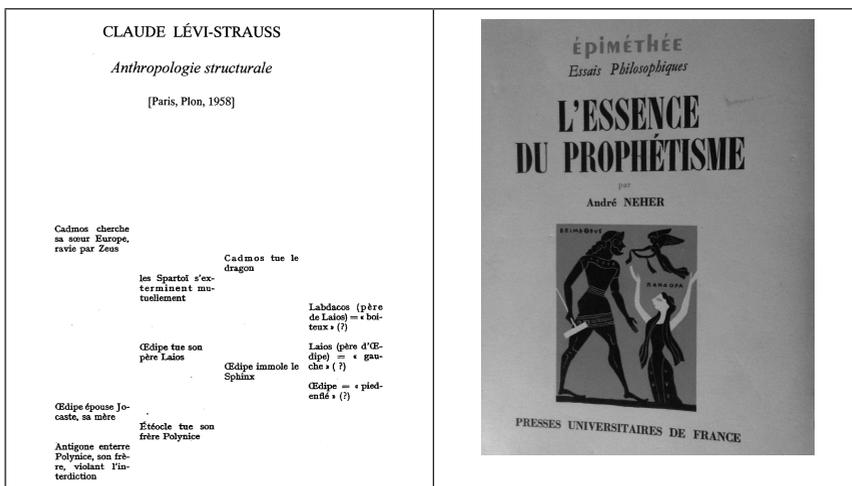
4. « Que ces métaphores soient appelées absolues signifie seulement qu'elles résistent à la prétention terminologique, qu'elles ne peuvent pas être résorbées dans de la conceptualité [...] ; la métaphorologie cherche à atteindre le soubassement de la pensée [...], mais elle entend également faire prendre conscience avec quelle "audace" l'esprit s'anticipe lui-même dans ses images » (*Ibid.*, Introduction, p. 11-12).

5. *Ibid.*, Introduction, p. 7.

6. *Ibid.*, p. 8.

7. *Ibid.*, p. 9.

8. Voir en particulier les chapitres IX (*La cosmologie métaphorisée*), X (*Symbolisme et métaphores géométriques*) et V (« Terra incognita » et « univers inachevé »).



**Figure 3 :** Schéma tiré de C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (Paris, Plon, 1958), p. 236.

**Figure 4 :** Couverture du livre *L'essence du prophétisme*, collection « Épiméthée » (Paris, PUF, 1955).

### Une « anthropologie structurale »

Nous avons tous à l'esprit le schéma proposé par Claude Lévi-Strauss quant au mythe de la « persistance de l'autochtonie humaine ». À cet égard, le mythe d'Œdipe « exprimerait l'impossibilité où se trouve une société qui professe de croire à l'autochtonie de l'homme (ainsi Pausanias, VIII, XXIX, 4 : le végétal est le modèle de l'homme) de passer, de cette théorie, à la reconnaissance du fait que chacun de nous est réellement né de l'union d'un homme et d'une femme. La difficulté est insurmontable<sup>9</sup> ». Les légendes d'Œdipe offrent néanmoins des « paradigmes » pour échapper à cette aporie et pour trouver – dans les métaphores qui font allusion à ceux dont le nom renvoie à une « difficulté à marcher droit » – un passage entre la négation et la confirmation de l'autochtonie<sup>10</sup>.

Or Claude Lévi-Strauss s'autorise de Pausanias, dont le texte – concernant l'Arcadie – est néanmoins plus nuancé :

S'il est vrai que le soleil, en échauffant la terre primitivement molle et gorgée d'humidité, a créé les premiers hommes, quel autre pays soupçonner d'avoir produit des hommes

9. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958 et 1974, p. 239. Le schéma ci-dessus se trouve p. 236.

10. « Le mythe d'Œdipe offre une sorte d'instrument logique qui permet de jeter un pont entre le problème initial – naît-on d'un seul, ou bien de deux ? – et le problème dérivé qu'on peut approximativement formuler : le même naît-il du même, ou de l'autre ? Par ce moyen, une corrélation se dégage : la surévaluation de la parenté de sang est, à la sous-évaluation de celle-ci, comme l'effort pour échapper à l'autochtonie est à l'impossibilité d'y réussir » (*Ibid.*, p. 239).

avant l'Inde ou d'en avoir enfanté de plus grands, quand, de nos jours encore, elle nourrit des animaux sauvages qui se distinguent par l'imprévu de leur aspect et par leur taille<sup>11</sup> ?

L'anthropologue contemporain définit donc une « métaphorologie » forte – plus nette que son modèle classique – que nous chercherons à étudier : « le végétal est le modèle de l'homme ». Claude Lévi-Strauss se distinguait également, par ce choix, d'un autre paradigme d'autochtonie que Jean Hyppolite (qui allait être son collègue au Collège de France<sup>12</sup>) avait évoqué dans sa collection « Épiméthée », publiée dès 1953 aux PUF<sup>13</sup>, et dont l'illustration de couverture rappelait le mythe – funeste aux hommes – de Pandore surgissant de la terre et qu'Épiméthée essaie vainement de maîtriser par le dévouement nuptial.

Certes, aussi bien le mythe d'Œdipe que celui d'Épiméthée présentent des figures marquées par l'aporie et par l'excès (tel Épiméthée dans le *Protagoras*) et s'opposent au mythe conquérant de Prométhée ; néanmoins le mythe d'Épiméthée-Pandore engendre une « autochtonie » directe du genre humain (de même que Pandore surgit de la terre, de même leur fille Pyrrha épousera plus tard Deucalion et ils enfanteront – après le Déluge – une nouvelle espèce humaine en obéissant à l'oracle : « Voilez votre tête et dénouez la ceinture de vos vêtements ; et, derrière vos dos, lancez à pleines mains les os de votre grande mère<sup>14</sup>. ») ; tandis que Lévi-Strauss préfère suggérer un paradigme indirect, analogique, « ramifié », capable de se soustraire à la « saturation » modélisante et de susciter un éventail plus large de schémas liés au règne végétal : tel est le cas de l'analyse des récits concernant une population mythique, les Kyanakwe, où, encore une fois, « la fibre végétale (agriculture) est toujours supérieure à la corde de tendons (chasse)<sup>15</sup> » : l'autochtonie, en fin de compte, serait non pas l'emblème – resurgissant à chaque rupture de la biosphère – d'une confirmation ontogénétique, mais plutôt un rêve « phénétiqque », ouvert à toute espèce de conjugaison métaphorologique : oui, « le végétal est le modèle de l'homme ».

11. Pausanias, *Description de la Grèce*, livre VIII : *L'Arcadie*, XXIX, 4 ; je cite l'édition de Michel Casevitz, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 87. Dans mon séminaire, Madame Vinciane Pirenne a illustré, par un exposé à la fois érudit et passionnant, les origines de ce passage de Pausanias.

12. Jean Hyppolite sera titulaire de la chaire d'Histoire de la pensée philosophique de 1963 à 1968.

13. Voir ci-dessous la couverture de l'un des essais célèbres de cette collection et qui précède de peu l'*Anthropologie structurale* : A. Neher, *L'Essence du prophétisme*, Paris, PUF, 1955.

14. Deucalion interprète de cette manière l'oracle : « Ou notre sagacité est en défaut, dit-il, ou l'oracle respecte la loi divine et n'exige de nous aucun sacrilège. Notre grande mère, c'est la terre ; les pierres sont, j'en suis sûr, dans le corps de la terre ce qu'il appelle ses os ; c'est elles qu'on nous ordonne de jeter derrière notre dos ». Ainsi « les pierres [...] commencèrent à perdre leur inflexible dureté, à s'amollir peu à peu et, une fois amollies, à prendre forme. Bientôt [...] on put voir apparaître, bien qu'encore vague, comme une forme humaine ». C'est le récit du mythe qu'Ovide nous propose dans ses *Métamorphoses*, I, 313-415.

15. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, p. 245-247.

### « Cet arbre de gestes »

Plusieurs volumes récents ont enrichi ce parcours : de l'essai philosophique d'Umberto Eco<sup>16</sup> au livre d'Alain Corbin<sup>17</sup>, aux actes du colloque réuni par Jackie Pigeaud autour de *L'Arbre ou la raison des arbres*<sup>18</sup>, et plus encore aux méditations d'Yves Bonnefoy, *Plusieurs raisons de peindre des arbres*<sup>19</sup>. Des films ont également été tournés autour de la symbolique de l'arbre ; par leur élan poétique, je ne cite ici que *Les Citronniers (Lemon Tree)* de Eran Riklis, 2008, et surtout *Le songe de la lumière (El sol del membrillo)* de Víctor Erice, sorti en 1992.

Mais le passage évoqué – et les problèmes d'épistémè qui en découlent – figurait déjà en tête de ma leçon inaugurale au Collège de France :

Je ne pourrai jamais oublier la surprise et la ferveur qui jaillit subitement dans mon esprit quand je lus, au cœur d'*Anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss, qui avait paru une année et demie avant, une citation de Pausanias (VIII, XXIX, 4) : « le végétal est le modèle de l'homme ». Ce passage était évoqué à propos du problème, fascinant du reste, de la « *persistance de l'autochtonie humaine* » (p. 239), mais il resta – racines et feuillage d'une pensée de terre et d'air – comme le modèle d'une utopie de vie et de recherche, à laquelle – un peu plus tard – la lecture du Rilke ultime, du poète des *Vergers* en langue française, apporta la majesté et la lumière d'une icône de chevet :

Qu'il est doux parfois d'être de ton avis,  
frère aîné, ô mon corps,  
qu'il est doux d'être fort  
de ta force,  
de te sentir feuille, tige, écorce  
et tout ce que tu peux devenir encor,  
toi ; si près de l'esprit.

Toi, si franc, si uni  
dans ta joie manifeste  
d'être cet arbre de gestes  
qui, un instant, ralentit  
les allures célestes  
pour y placer sa vie.

« Cet arbre de gestes » et des « allures célestes » : tel l'homme que j'ai connu en lisant les pensées et les livres des maîtres de ce Collège : des racines de société et de parole que Benveniste faisait remonter à une étymologie si archaïque et pourtant

16. U. Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, Paris, Grasset, 2010.

17. A. Corbin, *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013 et Flammarion, 2014. Il faudrait également rappeler le volume réuni par Michel Pastoureau, *L'Arbre, histoire naturelle et symbolique de l'arbre, du bois et du fruit au Moyen Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 1993. Et encore : Charles Hirsch, Marie-Madeleine Davy, *L'Arbre*, Paris, Lebaud, 1997.

18. Rennes, Presses universitaires de Rennes (« XVII<sup>es</sup> Entretiens de La Garenne-Lemot »), 2013.

19. Éditions de Courlevour, 2012 (le texte de Bonnefoy accompagne les *Peintures et dessins* d'Agnès Prévost).

si quotidienne dans nos usages ; des allures d'empyrée que Gilson retrouvait chez Saint Bonaventure aussi bien que chez Dante<sup>20</sup>.

Ce vers des *Vergers* avait été cher à Michel de Certeau qui en fit le symbole du passage de l'exception mystique aux traces de l'ordinaire de la vie<sup>21</sup> ; et c'est bien cet « ordinaire » qu'une *métaphorologie du quotidien* doit prendre en charge. En reprenant donc le programme tracé dans ma leçon inaugurale, j'essaie de repérer les signes ordinaires qui nous lèguent, aujourd'hui encore, l'écho des formules sémantiques par lesquelles l'homme se représentait (se projetait) en structure végétale. Il suffirait de penser – dans nos langues romanes – à des catachrèses dont l'évidence nous assure d'une longue tradition de métaphorologie transparente : « un homme, un garçon *bien planté*<sup>22</sup> », ou, au contraire, « un homme *déraciné*<sup>23</sup> ».

On dit encore, en italien, pour des cheveux abondants, « *una chioma folta*<sup>24</sup> » et en français (cette fois le passage se faisant de l'homme à l'arbre) « la chevelure des arbres » (esp. : « la cabellera de los árboles<sup>25</sup> ») ou encore « une racine chevelue » quand celle-ci porte de nombreuses racicules. En italien et en espagnol, *stirpe* et *estirpe*, venant du latin *stirps*, *racine*, marquent l'origine et la descendance d'une famille, sa racine.

Comme les racines et les feuilles des arbres – enracinés et emportés –, nous avons un destin incertain : « On est là comme / sur les arbres / les feuilles / d'automne<sup>26</sup>. »

20. C. Ossola, *Leçon inaugurale de la chaire de Littératures modernes de l'Europe néolatine*, faite le vendredi 7 janvier 2000, Paris, Collège de France, 2000, p. 6-7. Le poème de Rilke, *Vergers* 27, in *Sämtliche Werke*, par E. Zinn, Frankfurt am Main, Insel, 1955, tome II, p. 530-531.

21. M. de Certeau, « L'homme en prière, cet arbre de gestes », *Bulletin du cercle saint Jean-Baptiste*, n° 28, 1964, p. 17-25 ; repris dans le volume *La Faiblesse de croire*, texte établi et présenté par L. Giard, Paris, Seuil, 1987, p. 13-24.

22. Voir le *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Coignard, tome II, 1694, p. 251b.

23. Nous avons aujourd'hui une conscience sémantique plus faible de ce terme qu'autrefois, puisque la plupart des récits de « déracinement » font allusion à une « transplantation » ailleurs, à une survie d'où l'on raconte, rétrospectivement, le déracinement. Le terme d'origine, *ἐκρίζω*, signifie – plus « radicalement » – *éradiquer, extirper, abattre*. Les dictionnaires bibliques des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en témoignent, en donnant comme équivalent du *déracinement* le sort de Sehon qui, ayant refusé le passage aux Hébreux, fut totalement exterminé (*Deut*, II, 24-36). Voir Ch. L. Richard, *Bibliothèque sacrée ou Dictionnaire universel historique, dogmatique, canonique, géographique et chronologique des sciences ecclésiastiques*, Paris, Boiste, tome XXI, 1825, p. 161. La source, presque littérale, de cette entrée est le *Dictionnaire portatif, historique, théologique, géographique, critique et moral de la Bible, pour servir d'introduction à la science de l'Écriture-sainte* de Pierre Barral (Paris, chez Musier, MDCCCLIX, tome II, p. 428a ; 1<sup>re</sup> éd. : Paris, Musier, 1756). Voir aussi, pour « Sehon, déracinement », la table des *Interprétations des noms propres* en conclusion de *La Sainte Bible française* par Pierre Frizon (Paris, par Jean Richer et Pierre Chevalier, MDCXXI) et de *La Sainte Bible [...] traduite en français par les Théologiens de l'Université de Louvain* (Paris, chez François Muguet, 1683).

24. Dans le séminaire qui a accompagné ce cours, Pierre Corvol a du reste présenté son *Arbre vasculaire* (Paris, Odile Jacob, 2008 ; avec Nicolas Postel-Vinay).

25. Je renvoie, pour l'histoire gréco-latine de ces expressions (et surtout de *coma*), à l'article de Juan-Antonio González Iglesias, « El neologismo en el discurso literario », *Voces*, III, 1992, p. 55-81 (*coma*, p. 55-69).

26. G. Ungaretti, *Soldats* (Bois de Courton, juillet 1918 ; trad. de Jean Lescure), in *Vie d'un homme. Poésie 1914-1970*, Paris, Minuit / Gallimard, 1973, p. 102.

Dans la tradition classique Orphée, qui déracine les arbres par sa musique, et Ulysse, qui revient à son olivier, représentent au plus haut point cette double fascination. Orphée convoque un cortège luxuriant :

Il était une colline, et sur la colline, une plaine très ouverte,  
 surface toute verdoyante grâce au gazon qui la couvrait.  
 Le lieu manquait d'ombre. Aussitôt que le poète né des dieux  
 s'y fut assis et eut touché les cordes de sa lyre,  
 l'ombre survint : l'arbre de Chaonie était là,  
 et le bois des Héliades, et le chêne vert aux hautes frondaisons,  
 et les tendres tilleuls, et le hêtre, et le laurier toujours vierge,  
 et les frêles coudriers, et le frêne dont on fait les lances,  
 et le sapin lisse, et la yeuse qui ploie sous ses glands,  
 et le platane des jours de fête, et l'érable aux tons contrastés,  
 et les saules poussant près des rivières, et le lotus aquatique,  
 et le buis toujours vert, et les graciles tamaris,  
 et le myrte bicolore, et le laurier-tin aux baies foncées.  
 Vous aussi, vous êtes venus, lierres flexibles et rampants,  
 avec les pampres de vignes, et les ormeaux mariés aux vignes,  
 les ornes et les épicias et l'arbousier chargé de fruits rouges,  
 et les souples palmiers, récompenses du vainqueur,  
 et le pin ceinturé de feuilles, avec sa cime hérissée [...] <sup>27</sup>

tandis qu'Ulysse entreprend une quête, puisque son voyage n'est qu'un *nostos*, un retour, le retour à la vieille racine d'olivier :

« Il existe des secrets merveilleux dans cette couche habilement travaillée : c'est moi seul qui l'ai construite, et nul autre n'y a mis la main. – Dans l'enceinte de la cour s'élevait jadis un superbe et vigoureux olivier à l'épais feuillage, dont le tronc était aussi gros qu'une colonne. Autour de cet olivier je bâtis la chambre nuptiale avec des pierres étroitement unies ; je la couvris d'un toit et je la fermai par des portes qui se joignaient exactement. Je coupai ensuite le sommet de l'olivier, et, après avoir scié le tronc à partir de sa racine, je le polis tout autour avec l'airain, je l'alignai au cordeau, je le trouai de tous côtés avec une tarière, et j'en formai le pied de ma couche, que je façonnai avec le plus grand soin, et que j'enrichis d'or, d'argent et d'ivoire ; puis je tendis en dessous des courroies de cuirs teintes en rouge. Voilà les secrets merveilleux dont je t'ai parlé. Maintenant j'ignore si ma couche est encore à l'endroit où je l'ai laissée, ou si quelqu'un l'a transportée ailleurs en coupant l'olivier à sa racine ». Il dit. Pénélope sent ses genoux trembler et son cœur défaillir lorsqu'elle reconnaît les signes que lui décrit son époux avec tant d'exactitude ; elle se lève en pleurant, court à Ulysse, lui jette ses bras autour du cou, lui baise la tête et le visage, et lui dit : « Ne sois point irrité contre moi, cher Ulysse, toi le plus prudent des hommes. [...] Maintenant, cher époux, je te reconnais ; car tu m'as clairement expliqué les signes de notre couche, que nul mortel n'a vue, si ce n'est toi, moi et la suivante Actoris, que m'a donnée mon père quand je vins habiter ce palais, et qui a toujours gardé avec le plus grand soin les portes de la chambre nuptiale <sup>28</sup>.

Au moment même où l'*agnitio* "par les racines" semble reconduire à l'unité caressée par les époux et récompenser l'amour et la longue distance, le désir et

27. Ovide, *Métamorphoses*, X, 86-193 ; je cite la traduction française de A.-M. Boxus et J. Poucet, Bruxelles-Louvain, BCS, 2008.

28. Homère, *Odyssée*, livre XXIII, v. 183 sq. ; je cite la traduction d'Eugène Barette, Paris, Lavigne, 1842, p. 425-427.

l'absence, un nouvel oracle retentit au cœur même des retrouvailles, qui, sans accorder le temps du repos ou de la contemplation, fait recommencer le voyage interrompu mais non point terminé :

« Chère épouse, nous ne sommes point parvenus au terme de nos travaux : il me reste encore une longue carrière de peines à parcourir. Ainsi me le prédit l'ombre de Tirésias le jour où je descendis dans le ténébreux empire pour consulter ce devin sur les moyens de retourner dans ma patrie avec mes compagnons. [...] Tirésias m'a ordonné de parcourir de nombreuses cités, en tenant à la main une rame brillante, jusqu'à ce que je trouve des peuples qui ne connaissent point la mer, des peuples qui ne se nourrissent point d'aliments salés et qui ne possèdent ni navires aux rouges parois, ni rames éclatantes, qui servent d'ailes aux vaisseaux. Il m'a donné un signe certain pour reconnaître ces peuples, et je ne te le cacherai pas. Quand un voyageur, s'offrant à ma vue, me demandera pourquoi je porte un van sur mes brillantes épaules, je dois alors planter ma rame dans la terre et sacrifier à Neptune de belles victimes, un bélier, un sanglier mâle et un taureau ; puis m'en retourner dans ma patrie et offrir des hécatombes sacrées à tous les immortels habitants de l'Olympe. Longtemps après, la Mort, sortant du sein des mers, me ravira doucement le jour au milieu d'une paisible vieillesse, et je laisserai après moi des peuples heureux »<sup>29</sup>.

Tard, à la fin de sa vie, Ulysse pourra enfin « planter sa rame dans la terre », refaire le geste qui enracine et revenir à son épouse, comme les dieux l'ont promis : peut-être la poésie, les mythes de notre Occident ne sont-ils qu'un constant départ hanté par l'idée du retour :

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts.<sup>30</sup>

### « La racine de Jessé » et « l'arbre qui a vie de sa cime »

L'arbre offre – et se fait l'emblème de – deux visions cosmologiques opposées, que la tradition chrétienne hérite conjointement : d'un côté une prophétie d'Isaïe, réinterprétée par les Pères de l'Église, fait surgir le salut de la terre, « de radice Jesse<sup>31</sup> » ; de l'autre l'identification de l'Empyrée comme siège des bienheureux et centre d'où émane la lumière divine favorise la diffusion d'une imagerie – comme chez Dante – où l'arbre de vie a ses racines dans le ciel : « [...] l'arbre qui a vie de sa cime / et porte fruits toujours et jamais ne perd feuille<sup>32</sup> ». Tous ceux qui pensent que le christianisme a son foyer dans l'Incarnation exaltent la « *radix Jesse* » ; il suffirait de citer Tertullien et son *De carne Christi* : « *flos de virga profecta ex radice Iesse, radix autem Iesse genus David, virga ex radice, Maria ex David ; flos ex virga,*

29. *Ibid.*, p. 427-428.

30. Ch. Baudelaire, *La chevelure*, poème des *Fleurs du mal* ; je cite l'édition de Claude Pichois, in *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1975, p. 26.

31. « Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet » (*Is.*, XI, 1 s.).

32. *Paradis*, XVIII, 29-30 ; je cite la traduction de Lucienne Portier : Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Paris, Cerf, 2008, p. 448.

*Filius Mariae qui dicitur Jesus Christus ; ipse erit et fructus* » (XXI, 5<sup>33</sup>) ; tous ceux qui aiment remonter à une « émanation » de la grâce et de la Gloire se réclament de cet « arbre céleste<sup>34</sup> ». Mais les traditions ne sont pas constantes, elles s'entrecroisent, se superposent : au Moyen Âge il n'est pas rare de trouver des formules qui associent Marie à cette racine céleste : « *arbor celestis est Virgo Maria*<sup>35</sup> ».

Nous pourrions conclure, avec Alain Corbin, que l'arbre dessine deux axes fondamentaux de l'imaginaire cosmologique : le premier – dans l'espace – réunit « le monde chthonien » des racines et de la terre au « monde ouranien » des cimes<sup>36</sup> ; le second s'étend dans le temps, de l'Eden et de la Genèse à l'Apocalypse : l'arbre de la tentation, du « bien et du mal<sup>37</sup> » et les « arbres de Vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois<sup>38</sup> ».

Ces visions de la Jérusalem céleste qui concluent l'*Apocalypse* ont nourri l'imaginaire du Moyen Âge : le *Livre des œuvres divines* de Hildegarde de Bingen (1098-1179) en foisonne ; l'« arbre de Jessé » est aussi l'arbre de la prophétie et enfin de la Parole qui s'épanouit :

*Sic ante incarnatum Dei filium prophetia ignota fuit nec intelligebatur, in Christo autem aperiebatur, quia ipse radix ramorum omnium bonorum existit. Radix enim primum gramen profert, et gramen germen ; deinde germen ramos, rami vero flores, et flores fructum ; sic etiam et radix Adam ostendit, gramen patriarchas, germen prophetas, rami sapientes, flores vero legalia precepta, fructus autem filium Dei incarnatum*<sup>39</sup>.

Tout ce qui est sous le signe de la création et du salut est marqué par la *viriditas* :

*Unde et filius ad patrem loquitur dicens : In principio omnes creature viruerunt, in medio flores floruerunt, postea viriditas descendit*<sup>40</sup>.

33. Tradition qui sera reprise par l'ordre bénédictin : « sed magis vere arbor ipse [scil. : Dominus] et planta caelestis, sed in terra plantata, sicut scriptum est : “Veritas de terra orta est et iustitia de caelo prospexit” » (*Bréviaire monastique en latin et en français, à l'usage des religieuses bénédictines*, Paris, chez François Barois, tome IV, 1725, p. 794-795). La citation est tirée du psaume LXXXIV, 12.

34. Voir par exemple la définition de Gilbert Foliot (1110-1187) : « nam ut arbor coelestis Christus est, sic sunt arbores coelestes sancti quilibet qui, in carne degentes, fructus Christo placidos ediderunt » (*Expositio in Cantica Cantorum*, II, 3 ; in Migne, *Patrologia latina*, vol. CCII, col. 1214).

35. Formule de Jacques de Voragine dans son *Mariale*, Parrhisiis, per Philippum Pigouchet, 1503, *Sermo X, incipit*.

36. A. Corbin, *La douceur de l'ombre*, Introduction, p. 9.

37. *Genèse*, III, 5.

38. *Apocalypse*, XXII, 2. Voir aussi A. Corbin, *op. cit.*, p. 75.

39. Hildegarde de Bingen, *Liber divinorum operum, Secunda visio tercię partis*, XVI ; je cite l'édition établie par M. Cristiani et M. Pereira, Milan, Mondadori, 2003, p. 922.

40. *Ibid.*, *Quinta visio tercię partis*, VIII, *incipit* ; p. 1018 (« Aussi le Fils de Dieu s'adresse-t-il au Père et dit : “Au début, toutes les créatures verdoyaient. Dans les temps intermédiaires, les fleurs s'épanouirent. Ensuite, la viridité faiblit” ») ; je cite Hildegarde de Bingen, *Le livre des œuvres divines*, présenté et traduit (*partim*) par B. Gorceix, Paris, Albin Michel, 1982 et 1969, p. 193-194.

*Per radicem quoque arboris, quæ viriditatem in se continet, flores et poma enutriuntur, et ab uno sunt; ita per masculum et feminam multi procreantur, qui tamen ab uno creatore procedunt*<sup>41</sup>.

et le mystère même de la Trinité est représenté par ce schéma analogique :

*quia sicut humor aquæ in viriditate ligni est, ita filius Dei in patre usque ad predestinatum tempus humanitatis ipsius semper erat*<sup>42</sup>.

Tous les siècles, le Bien et le Mal, l'Incarnation et les *Novissimi*, tout chez Hildegarde se résume par la présence ou l'absence de cette *viriditas fidei*<sup>43</sup> :

*Ipse [Christus] viride lignum fuit, quia omnem viriditatem virtutum protulit, sed tamen ab incredulis abiectus est; Antichristus autem aridum lignum est*<sup>44</sup>.

Cette tradition se renouvelle chez Dante : dans sa *Divine Comédie*, au sommet de la montagne du Purgatoire où surgit « la grande forêt » – vide – de l'Eden, l'arbre de la tentation est, lui aussi, un « arbre dépouillé » :

*Io senti' mormorare a tutti « Adamo » ; J'entendis murmurer par tous « Adam »,  
poi cerchiaro una pianta dispogliata puis ils entourèrent un arbre dépouillé  
di foglie e d'altra fronda in ciascun ramo. de feuilles et de frondaison en ses rameaux*<sup>45</sup>.

La « dendrologie symbolique » de la *Divine Comédie* est précise et correspond à l'ordre théologique des trois « Cantiques » : le terme *selva*<sup>46</sup> n'apparaît que dans l'Enfer ou lors de l'épisode de la tentation mise en scène par la procession apocalyptique au chant XXXII du *Purgatoire*. *Foresta*, en revanche, ne figure jamais dans les lieux de la damnation, mais seulement dans le *Purgatoire* et le *Paradis*. Les commentateurs anciens – notamment Jacopo della Lana et Benvenuto da Imola – insistent du reste



**Figure 5** : Ubertain de Casale, *Arbor vitae crucifixæ*, Venise, Andrea de Bonettis de Papia, 1485.

41. Hildegarde de Bingen, *Liber divinorum operum, Prima visio secundæ partis*, XLIII, *op. cit.*, p. 810.

42. *Ibid.*, *Prima visio secundæ partis*, XIX, p. 722.

43. *Ibid.*, XXXIII, p. 760.

44. *Ibid.*, *Quinta visio terciæ partis*, XIX, p. 1070. Cette image symbolique aura une longue tradition dans les siècles suivants : il suffit de penser à l'*Arbor vitae crucifixæ Jesu* d'Ubertain de Casale (1259-1330) et aux enluminures qui ornent l'édition de Venise, Andrea de Bonettis de Papia, 1485. Voir par exemple l'enluminure reproduite en figure 5.

45. Dante, *Paradis*, XXXII, 37-39. J'adopte ici – avec une petite modification – la traduction de Lucienne Portier, *op. cit.*, p. 351.

46. Dans cette perspective, la « *selva oscura* » du premier tercet du poème (« Nel mezzo del cammin di nostra vita / mi ritrovai per una selva oscura, / ché la diritta via era smarrita », *Enfer*, I, 1-3) ne peut pas être traduite par « forêt obscure » (ou « sombre »), comme Jacqueline Risset, Lucienne Portier, Marc Scialom le proposent dans leurs traductions ; mais bien plus fidèlement par « selve obscure » (André Pézard), mieux que « sylvie obscure » (Jean-Charles Vegliante), formule qui nous déplace vers l'âge des humanistes et de leurs *sylvae*.

sur cette particularité qui conduit à identifier la « *sylva inculta* » à la « *vita inculta* » du désordre et des vices<sup>47</sup>. Plus encore l'*annominatio* du tercet suivant :

<i>Ahi quanto a dir qual era è cosa dura</i>	Ah ! ceste selve, dire m'est chose dure
<i>esta selva selvaggia e aspra e forte</i>	Com ele estoit sauvage et aspre et fors,
<i>che nel pensier rinova la paura !</i>	Si que mes cuers encor ne s'asseüre <sup>48</sup> !

confirme la valeur morale de ce commencement *in sylvis*, à savoir hors de l'usage de la raison, comme Alessandro Vellutello le souligne dans son commentaire de 1544<sup>49</sup>.

La « *pianta dispogliata* » est aussi l'emblème de la lente purgation des âmes (« Dis-moi, donc, par Dieu, ce qui tant vous effeuille<sup>50</sup> »), jusqu'au moment où Dante pourra enfin entrer dans la *viriditas* de « *la divina foresta spessa e viva*<sup>51</sup> » de l'Eden retrouvé, où Béatrice enfin lui réapparaît. Mais cette « forêt » est vide : la rédemption ne restitue pas l'homme à l'état édénique, de même qu'elle ne nous prépare pas à l'immortalité, mais à l'éternité. Avec une précision théologique qui correspond entièrement au choix cohérent du vocabulaire, Béatrice définit l'expérience du voyage (et de la vie) de Dante comme placé sous les apories de la *sylva* ; seule la Jérusalem céleste pourra nous restituer au vivant, à la plénitude de la gloire :

<i>Qui sarai tu poco tempo silvano ;</i>	En ce lieu seras-tu silvain peu d'heure,
<i>e sarai meco senza fine cive</i>	puis près de moi citoyen à jamais
<i>di quella Roma onde Cristo è romano</i>	de cette Rome où le Christ est Romain <sup>52</sup> .

Le *Paradis* sera enfin le lieu qui « enracine » dans les sèves d'en-haut notre vie éternelle :

El cominciò : “In questa quinta soglia / de l'albero che vive de la cima / e frutta sempre e mai non perde foglia” / [...] <sup>53</sup> ;

l'arbre de la Vie est en même temps l'arbre de la Croix dressé sur l'histoire humaine et sur l'univers des cieux, comme Francesco da Buti le remarque admirablement :

47. « Et dicit : *Mi ritrovai per una selva oscura* : ista siquidem sylva est mundanus status viciosus, qui metaphorice appellatur sylva ; sicut enim in sylva est magna diversitas arborum, ita in mundo isto diversa varietas hominum et animorum. [...] Sicut enim sylva est locus incultus, plenus insidiarum, receptaculum ferarum in hominem diversimode saevientium, ita in ista vita inculta sunt diversa genera viciorum saevientium in perniciem animarum et corporum » (Benvenuto da Imola, in DDP [Darmouth Dante Project : <https://dante.dartmouth.edu>], *ad locum*).

48. *Enfer*, I, 4-6. J'adopte ici – pour les raisons que je viens d'exposer – la traduction d'Émile Littré, *L'Enfer mis en vieux langage françois et en vers, accompagné du texte italien et contenant des notes et un glossaire*, Paris, Hachette, 1879.

49. « Perche sì come la selva oppressa da molti e spessi alberi si rende oscura per non potervi penetrar il lume del Sole, così mente oppressa da molti e spessi errori si rende oscura per non poter usar del lume della ragione » (DDP, *ad locum* : « selva selvaggia »).

50. *Purgatoire*, XXIII, 58 (traduction Portier).

51. *Ibid.*, XXVIII, 2 (« la divine forêt épaisse et vivante », traduction de Portier). Benvenuto da Imola précise justement : « *spessa* : propter frequentiam arborum virentium » (DDP, *ad locum*).

52. *Purgatoire*, XXXII, 100-102 (traduction d'André Pézard : Dante, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1965, p. 1351). Et Niccolò Tommaseo rappelle, à juste titre, la « selva erronea di questa vita » que Dante évoque dans son *Banquet*, IV, XXIV, 12.

53. *Paradis*, XVIII, 28-30 (pour la traduction, voir la note 32).

vive de la cima : cioè vive de la sua altezza [...] ; l'altezza di questo arbore, cioè de la croce, fu et è Cristo<sup>54</sup>.

Un contemporain de Dante, le franciscain Jacopone da Todi (1230/1236-1306), auteur de *Laudes* qui unissent la conscience de la réalité à l'élan mystique, représentera tout l'ordre des hiérarchies célestes sous cette divine "arborescence" :

<i>Lo primo arbor ch'è fondato – nella</i>	Le premier arbre qui est planté – est
<i>[fede è radicato</i>	[enraciné dans la foi ;
[...]	[...]
<i>Poi guardai l'arbor vermiglio – ch'alla</i>	Puis je regardai l'arbre vermeil, – qu'à
<i>[speranza l'assomiglio ;</i>	[l'espérance je compare.
[...]	[...]
<i>Al terzo ciel poi pusi mente, – più che</i>	Au troisième ciel je fixai mon regard, –
<i>[era lucente,</i>	[il était plus brillant que le soleil ;
<i>tutta s'infiammò mia mente, – de voler</i>	mon âme toute entière s'enflamma –
<i>[là su andare.</i>	[de vouloir aller là-haut.
<i>Per un arbor sì s'apiana – caritate</i>	Par un arbre on monte – charité il s'appelle ;
<i>[sì se chiama,</i>	
<i>en alto stende suoi rama – e la cima</i>	en haut il étend ses branches – et le sommet
<i>[è che non pare.</i>	[est là où on ne le voit pas <sup>55</sup> .

« L'albero che vive de la cima », « E la cima è che non pare »<sup>56</sup> ; deux regards, deux statuts si différents de la connaissance humaine : la certitude de l'enracinement céleste (Dante), un nom que l'élan mystique laisse s'évader au-delà du visible (Jacopone) ; mais un arbre qui plie (« *Amor esmesurato, — grande sí hai forteza, / che la divina alteza — puoi tanto abassare ! / Lo cor hai vulnerato — de la somma belleza*<sup>57</sup> ») pour offrir sa retombée, profusion d'abandon et de gloire<sup>58</sup>.

### Forêts de fureur et d'enchantement

*Ce paragraphe, consacré aux poèmes de l'Arioste et du Tasse, ne peut pas être reproduit dans cet Annuaire, par manque d'espace.*

54. DDP, *ad locum*. Alessandro Vellutello (1544) ajoutera : « *e frutta sempre* : perché Dio l'abonda sempre de la sua infinita gratia » (*ibid.*, *ad locum*).

55. Jacopone da Todi, *Laude*, LXXXIV ; voir l'édition récente de Matteo Leonardi, Florence, Olschki, 2010, p. 178-183 ; et *Laudes*, LXXXIV : *Foi, espérance et charité* ; préface de Claude Perrus, présentation d'Estelle Zunino, traduction et annotation de Maxime Castro, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

56. Cette démesure de l'amour divin est confirmée dans la *Laude* LXXVIII, *Un arbore è da Deo plantato* : « *fui da pede et eo 'l mirai, / ché era multo esmesurato. // Li rami era en tanta altura, / non ne pòzzo dir misura* » (v. 25-28).

57. Jacopone da Todi, *Laude*, LXXXVI : *All'Amor ch'è vinuto, op. cit.*, p. 184-191.

58. « Les arbres sont des alphabets, disaient les Grecs. Parmi tous les arbres-lettres, le palmier est le plus beau. De l'écriture, profuse et distincte comme le jet de ses palmes, il possède l'effet majeur : la retombée » (R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, t. III, 1995, p. 125).

### Un « roseau pensant »

Après tant de forêts sans issue où la fureur et la folie de Roland dévastent les arbres et la nature<sup>59</sup>, devenant lui-même « selve d'égarement<sup>60</sup> » ; après tant de jardins magiques de séduction et d'amour dont le Tasse entoure les charmes d'Armide<sup>61</sup>, tant de chemins et de bois pour se perdre<sup>62</sup> et s'oublier<sup>63</sup> ; l'arbre se singularise, se fait miroir et mesure de chaque homme, reflet de notre conscience :

59. « La vue de sa propre honte inscrite sur le roc l'embrase d'une telle colère, qu'il ne reste plus en lui [Roland] une seule pensée qui ne soit haine, rage ou fureur. Sans réfléchir, il tire son épée [129] ; Il taille l'inscription et le rocher, dont il fait voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur à cette grotte et à tous les lieux où se lisent les noms de Médor et d'Angélique ! À partir de ce jour, ils ne verront plus leurs ombres fraîches sur les pasteurs et sur les troupeaux. La fontaine elle-même, naguère si claire et si pure, n'est pas à l'abri d'une telle rage [130]. Il jette pêle-mêle dans ses belles eaux les branches, les troncs, les racines, les fragments de rochers, les mottes de terre, afin de les troubler si profondément, qu'elles ne puissent plus jamais reprendre leur limpidité première. Enfin, harassé de fatigue, couvert de sueur, et le souffle venant à manquer à sa haine, à sa fureur, à sa colère ardente, il tombe sur la prairie et pousse des soupirs vers le ciel [131]. [...] Mais son incomparable vigueur n'a besoin ni d'épée ni de hache ; et il en donne de merveilleuses preuves en déracinant, d'une seule secousse, un grand pin [134]. Il en arrache deux autres comme s'ils eussent été du fenouil, des hièbles ou des aneths. Il en fait autant pour les hêtres, les ormes, les chênes verts et les sapins. Aussi facilement que l'oiseleur, pour faire place nette à ses filets, arrache les joncs, la paille et les orties, Roland déracine les chênes et les vieux arbres séculaires [135] » (L. Ariosto, *Roland furieux*, chant XXIII, 129-135 ; je cite la traduction en prose de Francisque Reynard, Paris, Lemerre, 1880, tome II, p. 271-273 ; voir aussi le reprint, avec préface d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, 2003).

60. « Vari gli effetti son, ma la pazzia / è tutt'una però, che li fa uscire. / Gli è come una gran selva, ove la via / conviene a forza, a chi vi va, fallire » ; « Les effets sont variés, mais la folie qui les produit est une. C'est comme une grande forêt, où quiconque se hasarde doit infailliblement s'égarer » (*Roland furieux*, XXIV, 2).

61. T. Tasso, *Jérusalem délivrée*, chants XIV-XVI.

62. *Ibid.*, chant XVIII.

63. *Ibid.* Chant VII, surtout 1-3: « [1] Intanto Erminia infra l'ombrose piante / D'antica selva dal cavallo è scorta : / Nè più governa il fren la man tremante ; / E mezza quasi par tra viva e morta. / Per tante strade si raggira e tante / Il corridor che in sua balia la porta ; / Ch'alfin dagli occhj altrui pur si dilegua, / Ed è soverchio omai ch'altri la segua. // [2] Qual dopo lunga e faticosa caccia / Tornansi mesti ed anelanti i cani / Che la fera perduta abbian di traccia, / Nascosa in selva dagli aperti piani ; / Tal pieni d'ira e di vergogna in faccia / Riedono stanchi i cavalier Cristiani. / Ella pur fugge, e timida e smarrita / Non si volge a mirar s'anco è seguita. // [3] Fuggì tutta la notte, e tutto il giorno / Errò senza consiglio e senza guida, / Non udendo o vedendo altro d'intorno / Che le lagrime sue, che le sue strida ». « [1] Cependant Herminie parmi les tronc ombreux / d'une antique forêt par son cheval est entraînée, / sa main tremblante ne gouverne plus le frein, / elle semble aussi morte que vive. / Par tant et tant de chemins se détourne / le coursier qui l'emporte à sa merci, / qu'enfin aux yeux de tous elle s'efface, / et qu'il est superflu désormais qu'on la suive. // [2] Comme après une longue et fatigante chasse / reviennent tout marris et haletants les chiens / qui de la bête ont perdu toute trace, / cachée dans la forêt loin de la plaine ouverte, / de même, l'ire et la vergogne sur la face, / reviennent épuisés les chevaliers chrétiens. / Elle fuit cependant, et timide, éperdue, / ne se tourne pour voir si elle est poursuivie. // [3] Et elle fuit toute la nuit, et tout le jour / elle erra sans conseil et sans guide, / n'entendant ni voyant tout alentour / rien d'autre que ses pleurs et que ses cris. » (Je cite la traduction de Gérard Genot, Paris, Les Belles Lettres, 2008).

Je ne m'ayme pas si indiscretement et ne suis si attaché et meslé à moy que je ne me puisse distinguer et considerer à quartier : comme un voisin, comme un arbre<sup>64</sup>.

Au ravage sans fin et au rêve sans espoir des récits épiques et des héros guerriers du Moyen Âge et de la Renaissance succède donc, chez Montaigne, l'idée impérieuse de la responsabilité individuelle, une méditation constante qui ramène tout acte à un « général devoir d'humanité » et de solidarité vis-à-vis de l'ensemble de la création :

Certes, j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle<sup>65</sup>.

L'arbre n'est plus un symbole propre à fourvoyer, à cacher, à couvrir d'ombre et d'incertitude le chemin du chevalier « errant » ; au contraire, chez Montaigne, il devient la mesure de notre capacité autocritique, de nos « concessions » à autrui ; et si l'on est capable de trouver les racines de ses propres maux, il faut alors concéder à ses adversaires les droits d'« amplification et extension ». Que la racine critique pousse, que le rejeton de la morsure devienne, dans l'esquisse d'autrui, un arbre ! :

Je sens ce proffit inespéré de la publication de mes meurs qu'elle me sert aucunement de regle. Il me vient par fois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie. Cette publique declaration m'oblige de me tenir en ma route [...]. Si est-il, qu'à qui me veut loyallyment injurier il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouées et cogneues et dequoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en praeoccuper moy-mesme l'accusation et la descouverte, il luy semble que je luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il preigne son droict vers l'amplification et extention (l'offence a ses droicts outre la justice), et que les vices dequoy je luy montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres, qu'il y emploie non seulement ceux qui me possèdent, mais ceux aussi qui ne font que me menasser. Injurieux vices, et en qualité et en nombre ; qu'il me batte par là<sup>66</sup>.

Pascal hérite de Montaigne : pour lui aussi notre mesure est le règne végétal, mais l'unité harmonique de la nature a disparu ; l'homme est seul, fragile, dans un univers infini et inconnaissable ; le péché a créé autour de nous des abîmes : nous sommes désormais le « roseau le plus faible de la nature<sup>67</sup> ». Mais il faut replacer

64. Montaigne, *Essais*, III, VIII : *De l'art de conferer* ; je cite l'édition établie et présentée avec une introduction par Philippe Desan (exemplaire de Bordeaux, 1588 : reproduction en quadrichromie avec notes manuscrites marginales), Paris, Garnier, 2011 ; voir aussi, en ligne : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/montaigne>.

65. *Id.*, *Essais*, II, XI : *De la cruauté*.

66. *Id.*, *Essais*, III, IX : *De la vanité*. Tout en sachant que toute forme de changement, de redressement et d'innovation est pire que le mal qu'elle voudrait soigner : « Rien ne presse un estat que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. [...] Mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceux qui pour descasser effacent, qui veulent amender les deffauts particuliers par une confusion universelle et guarir les maladies par la mort » (*ibid.*).

67. « L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit

cette définition si célèbre dans le contexte de l'édition de Port-Royal où ce paragraphe figure au chapitre XXIII, consacré à la « grandeur de l'homme » : une grandeur, en réalité, qui n'a plus aucune « conformité » à la nature (ni aux proportions qui règlent le microcosme du corps humain, de Léonard à Paciolo et à Michel-Ange), mais qui s'appuie seulement sur la dignité nue de la pensée. Le corps peut même être mutilé, depecé : seule la pensée compte et fait notre grandeur :

Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds ; et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir<sup>68</sup>.

Madame Benedetta Papasogli – dans ses cours consacrés à « Fénelon : imaginaire et spiritualité » – nous a montré comment Fénelon, sans jamais citer Pascal, a tiré profit de cette définition des *Pensées*, et elle a évoqué un passage important d'une lettre à Madame de Grammont, du 17 novembre 1690, où l'auteur se livre à un développement aigü et amer de l'analogie avec le « roseau » :

Hélas, madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connoissiez donc pas. Ils sont foibles, inconstants, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent ; les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main<sup>69</sup>.

L'image de Fénelon est, en réalité, une *variatio* sur un principe que Pascal avait déjà fixé : « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe ; et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai<sup>70</sup> ». Chez Pascal, l'homme est si vain qu'il est incapable de « percer » consciemment ; l'homme, « chimère » et « monstre<sup>71</sup> », « oscille<sup>72</sup> » incertain dans sa faiblesse et dans sa conscience de soi. Mais ici encore les deux auteurs – Pascal et Fénelon – ont leur source commune en Montaigne : « Il feroit beau estre vieil si nous ne marchions

---

pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue ; parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien » (B. Pascal, *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*, Paris, Desprez, 1670, p. 178-179 [Brunschvicg, 347]) ; orthographe modernisée ; voir aussi : [https://fr.wikisource.org/wiki/Pensées/Édition\\_de\\_Port-Royal](https://fr.wikisource.org/wiki/Pensées/Édition_de_Port-Royal)).

68. *Ibid.*, XXIII, *incipit*, p. 176 [B 339].

69. Voir *Correspondance de Fénelon*, t. I-V, Paris, Klincksieck, t. VI-XVIII, 1972-76, Genève, Droz, 1987-2007 ; ici t. II, p. 202.

70. Pascal, *Pensées*, éd. 1670, chap. XXV : *Faiblesse de l'homme*, p. 194 [B 82].

71. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitudes ; gloire, et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne, qu'il est un monstre incompréhensible » (Pascal, *Pensées*, éd. 1670, chap. XXI : *Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, et de plusieurs autres choses*, explicit, p. 168-169 [B 434]).

72. Voir, sur ce point, l'essai fondamental de R. Guardini, *Pascal ou le drame de la conscience chrétienne*, 1935 ; trad. fr. : Paris, Seuil, 1951, surtout les p. 51-53 et 62-63.

que vers l'amendement. C'est un mouvement d'yvroigne titubant, vertigineux, informe, ou *des joncs que l'air manie casuellement selon soy*<sup>73</sup>. »

Ce long et magnifique apologue sur la condition humaine trouve son accomplissement – dans les mêmes années où se prépare l'édition de Port-Royal des *Pensées* – dans les *Fables* de Jean de la Fontaine ; ici la parabole du « roseau », symbole d'abord de faiblesse, change de signe devenant l'emblème, évangélique, de l'*humilitas* qui plie mais qui triomphe sur l'orgueil du chêne :

Le Chêne un jour dit au Roseau :  
 « Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;  
 Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
 Le moindre vent, qui d'aventure  
 Fait rider la face de l'eau,  
 Vous oblige à baisser la tête :  
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
 Brave l'effort de la tempête.  
 [...] ]  
 - Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,  
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.  
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.  
 Je plie, et ne romps pas. [...] »  
 [...] Comme il disait ces mots,  
 Du bout de l'horizon accourt avec furie  
 Le plus terrible des enfants  
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
 L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.  
 Le vent redouble ses efforts,  
 Et fait si bien qu'il déracine  
 Celui de qui la tête au Ciel était voisine  
 Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts<sup>74</sup>.

Le temps approche, désormais, de la *Ginestra* de Leopardi, de son humble présence qui plie, sans céder, au sort cruel du désert humain : « *E tu, lenta ginestra, / [...] piegherai / Sotto il fascio mortal non renitente / Il tuo capo innocente : / Ma non piegato insino allora indarno / Codardamente supplicando innanzi / Al futuro oppressor ; ma non eretto / Con forsennato orgoglio inver le stelle*<sup>75</sup> ». Puisque la terre est faite pour ceux qui savent mourir<sup>76</sup> dans leur solitude : « *Odorata ginestra / Contenta dei deserti* ».

73. Montaigne, *Essais*, III, 8 : *De la vanité*. Nous soulignons.

74. La Fontaine, *Le Chêne et le roseau* (*Fables*, I, 22) ; je cite les *Œuvres complètes*, I : *Fables, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, 1954 et 1987, p. 50. Je souligne. Cette fable appartient au premier recueil de La Fontaine, *Fables choisies mises en vers par Monsieur de La Fontaine*, Paris, D. Thierry, 1668.

75. G. Leopardi, *La ginestra*, 1836 ; je cite l'édition bilingue établie par Michel Orcel, Paris, Aubier, 1995 : « Et toi, lente fleur de genêt, / [...] tu plieras / Sous le fardeau mortel / Ton innocente tête, / Jamais pliée jusqu'alors vainement / Pour une lâche prière devant / L'oppresser à venir, mais non dressé / D'un orgueil fou vers les étoiles » (p. 254-257 ; il s'agit de la strophe qui conclut le poème).

76. « [Toi, Genêt] moins infirme que l'homme, / Que tu ne crus jamais, par toi-même ou le fait / Du destin, tes fragiles lignées immortelles » (*ibid.*, *explicit*).

## L'homme-plante

La grande Reine Nature qui déploie son dernier triomphe dans la *Semaine* (1578) de Guillaume de Saluste Du Bartas, dans le *Mondo creato* (1607) du Tasse et même dans le traité suspect de Vanini, *De Admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis libri quatuor*<sup>77</sup>, devient – par le *sidereum scrutinium* de Galilée et de Pascal – un point minuscule dans un univers sans fin ouvert :

Que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent.

[...] Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie un infini de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; [...] Que si considérera de la sorte, s'effrayera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donné entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles<sup>78</sup>.

La nature, mesure de toute conception de l'humain, s'efface ; l'admirable vœu de Montaigne : « Si j'étois du mestier, je naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature<sup>79</sup> », n'aura pas de suite puisque – dans l'infini de notre *quête* – la terre même « s'ouvre jusqu'aux abîmes » :

Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connaissance ; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle, et échappe nos prises ; il se dérobe, et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour, qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes<sup>80</sup>.

La nature « s'artialise » : de Buffon à Linné, de Fontenelle à Maupertuis, de Montesquieu à La Mettrie, de Diderot à D'Holbach<sup>81</sup>, l'étude de la nature n'est plus essentiellement une « participation » au vivant mais une science méthodique de classification, un « système<sup>82</sup> » capable d'ordonner les « naturae machinamenta<sup>83</sup> ». L'« homme-machine » et l'« homme-plante » s'intègrent au XVIII<sup>e</sup> siècle, puisque tous les règnes retrouvent leur proximité :

77. Lutetiae, A. Perier, 1616.

78. Pascal, *Pensées*, éd. 1670, chap. XXII : *Connaissance générale de l'homme*, p. 170-173 [B 72].

79. Montaigne, *Essais*, III, V : *Sur des vers de Virgile*.

80. Pascal, *Pensées*, éd. 1670, chap. XXII : *Connaissance générale de l'homme*, p. 175, *explicit*.

81. Voir la lecture synoptique proposée par Émile Callot, *La philosophie de la vie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, M. Rivière & C<sup>ie</sup>, 1965.

82. Carl von Linné, *Systema naturae, sive Regna tria naturae systematice proposita per classes, ordines, genera et species*, Lugduni Batavorum, J. Haak, 1735 sq.

83. Tel le musée naturel créé par Ferdinando Cospi et décrit par Lorenzo Legati, *Museo Cospiano*, Bologne, Giacomo Monti, 1677.

Il y a encore parmi les plantes des noirs, des mulâtres, des tâches où l'imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des panaches singuliers, des montres, des loupes, des goitres, des queues de singes et d'oiseaux ; et enfin, ce qui forme la plus grande et la plus merveilleuse analogie, c'est que les fœtus des plantes se nourrissent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, suivant un mélange du mécanisme des ovipares et des vivipares. C'en est assez sur l'analogie des deux règnes<sup>84</sup>.

La belle préface de *L'Homme-plante* nous confirme cette analogie systématique :

L'homme est ici métamorphosé en plante, mais ne croyez pas que ce soit une fiction dans le goût de celle d'Ovide. La seule analogie du règne végétal et du règne animal m'a fait découvrir dans l'un, les principales parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination joue ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur la table de la vérité ; mon champ de bataille est celui de la nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assez peu singulier, pour en dissimuler les variétés<sup>85</sup>.

L'homme est l'« échangeur », pour ainsi dire, entre les règnes : « Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux règnes, il faut comparer les parties des plantes avec celles de l'homme, et ce que je dis de l'homme, l'appliquer aux animaux<sup>86</sup> » ; l'équivalence est établie pour chacune des parties anatomiques de notre corps :

Les poumons sont nos feuilles. Elles suppléent à ce viscère dans les végétaux, comme il remplace chez nous les feuilles qui nous manquent. [...] Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *pétales*, nous pouvons regarder nos bras et nos jambes comme de pareilles parties<sup>87</sup>.

Dans ce parcours analogique, le rythme prend, de figure en figure, un élan poétique et érotique : « J'ai décrit botaniquement la plus belle plante de notre espèce, je veux dire la femme ; si elle est sage, quoique métamorphosée en fleur, elle n'en sera pas plus facile à cueillir » ; « On sait depuis longtemps que ce sont les vents, ces messagers de l'amour végétal, qui portent aux plantes femelles le sperme des mâles<sup>88</sup> », tout enfin s'unit dans une sorte de poussée vitale : « L'amnios, le chorion, le cordon ombilical, la matrice, etc. se trouvent dans les deux règnes. Le fœtus humain sort-il enfin par ses propres efforts de la prison maternelle ? Celui des plantes, ou, pour le dire néologiquement, la plante *embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre : c'est l'accouchement végétal<sup>89</sup> ».

84. Julien Offray de La Mettrie, *L'Homme-plante*, Potsdam, Chretien Frederic Voss (1748) ; je cite les *Œuvres philosophiques*, Londres, J. Nourse, 1751, p. 261. Quant aux sources citées, l'auteur se réfère probablement à F.M.P. Colonna, *Histoire naturelle de l'Univers, dans laquelle on rapporte des raisons physiques, sur les effets les plus curieux, & les plus extraordinaires de la nature*, Paris, A. Cailleau, 1734, 4 vol. ; et à Alexander Monro, dont les remarques ici mentionnées étaient traduites dans *Essais et observations de médecine de la société d'Edinburgh*, Paris, Bauche et d'Houry, tome II, 1747, p. 147, 253, 280.

85. *Ibid.*, *Œuvres philosophiques*, p. 252.

86. *Ibid.*, *L'Homme-plante*, chap. I, p. 253.

87. *Ibid.*, p. 254 et 255.

88. *Ibid.*, p. 257 et p. 263.

89. *Ibid.*, p. 260.

De même, l'« homme-machine » n'est pas un appareil rigide et froid ; et s'il semble agir par l'enchaînement des ressorts<sup>90</sup>, il obéit à des tensions harmoniques<sup>91</sup> ; soumis à l'analogie généralisée de la création, il témoigne plus de la puissance de l'imagination que de la rigueur de la raison ; la « toile médullaire » que l'œil dépeint est la « lanterne magique » où l'analogie dispose le clavier des ressemblances :

Je me sers toujours du mot imaginer, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes ; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de toile médullaire, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoyés, comme d'une Lanterne magique. [...]

Rien du plus facile que de prouver un Système, fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible ? Elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; & encore de quelle manière ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit ; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent ; & qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'Ame, puisqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par son pinceau flateur, le froid squelette de la Raison prend des chairs vives & vermeilles ; par elle les Sciences fleurissent, les Arts s'embellissent, les Bois parlent, les Echos soupirent, les Rochers pleurent, le Marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés<sup>92</sup>.

Partout s'étale le « luxe de la Nature », partout l'homme-machine et l'homme-plante conjuguent leurs affinités :

C'est une Végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes ; là ce sont des feuilles & des fleurs. Partout brille le même Luxe de la Nature ; & enfin l'Esprit Recteur des Plantes est placé, où nous avons notre ame, cette autre Quintessence de l'Homme<sup>93</sup>.

La Mettrie arrive même à penser à des « plantes animales » douées de mouvement :

Telle est l'Uniformité de la Nature qu'on commence à sentir, & l'Analogie du règne Animal & Végétal, de l'Homme à la Plante. Peut-être même y a-t-il des Plantes Animales, c'est-à-dire, qui en végétant, ou se battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux Animaux<sup>94</sup> ?

90. « Le corps humain est une Machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel » (La Mettrie, *L'Homme-machine* [1748] ; in *Œuvres philosophiques*, éd. cit., p. 18). Voir aussi l'édition commentée de Paul-Laurent Assoun, Paris, Denoël / Gonthier, 1981.

91. « Comme une corde de Violon, ou une touche de Clavecin, frémit & rend un son, les cordes du cerveau frappées par les raions sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient » (*Ibid.*, p. 31).

92. *Ibid.*, p. 32-33 et p. 33.

93. *Ibid.*, p. 74.

94. *Ibid.*

La Mettrie réunit, dans l'« homme-machine » et l'« homme-plante », deux qualités qui n'appartenaient, dans la tradition, qu'au règne animal : « le mouvement et le sentiment » :

Il est donc constant que le mouvement & le sentiment l'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines Plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment & du mouvement<sup>95</sup>.

C'est le cœur même de la philosophie de la nature du XVIII<sup>e</sup> siècle qui se manifeste dans cette formule et que nous retrouvons non seulement chez Rousseau, mais aussi dans les romans utopiques qui paraissent à la même époque. Je n'évoquerai ici que le parcours étonnant du *Voyage de Klimius dans le monde souterrain* de Ludvig Holberg<sup>96</sup>.

L'*Avertissement de l'Éditeur* insuffle pleinement la vie à la formule (« plantes animales ») imaginée par La Mettrie : « ils [les lecteurs] seront également charmés de se trouver au milieu d'un peuple d'arbres doués d'une intelligence semblable et peut-être supérieure à la nôtre<sup>97</sup> ». Après un long détour aérien Klimius arrive à la « planète de Nazar », y descend, pénètre dans les « entrailles de la terre » et y découvre « un nouveau monde » : « je vis toute une forêt animée, et le champ où j'étois tout rempli d'arbres et d'arbrisseaux, quoique je n'en eusse vu que six ou sept un peu auparavant<sup>98</sup> ». « Arbres ambulants », « arbres parlants et animés », ils se déplacent lentement, agissant avec une discrétion méditée et une politesse exquise :

Je n'eus pas le temps de réfléchir sur la nature ou la cause de ces automates ; car un autre arbre étant accouru vers moi, baissa une de ses branches, au bout de laquelle étoient six bourgeons, qui lui servoient de doigts. [...] Les rues étoient remplies d'arbres ambulants, qui se saluoient mutuellement en se rencontrant. Ce salut se faisoit en baissant les branches, et plus ils les baissoient, plus la révérence étoit profonde<sup>99</sup>.

95. *Ibid.*, p. 67.

96. Ludvig Holberg (Bergen 1684 – Copenhague 1754) fut l'auteur d'un récit burlesque, *Peder Paars*, 1719-20, puis se consacra à la comédie. Son *Voyage souterrain*, 1741, s'inspire des *Voyages de Gulliver* de Swift (1726 et 1735) ; il fut publié d'abord en latin (*Nicolai Klimii Iter subterraneum, novam telluris theoriam ac historiam quintae monarchiae adhuc nobis incognitae exhibens, e bibliotheca B. Abelini, Hafniae et Lipsiae, sumptibus J. Preussii*, 1741) et traduit la même année en français (*Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrain, contenant une nouvelle théorie de la terre et l'histoire d'une cinquième monarchie inconnue jusqu'à présent*, traduit du latin par Éléazar de Mauvillon, Copenhague, J. Preuss, 1741). Je cite la seconde édition, Amsterdam-Paris 1788, reproduite par Hachette-BNF (Gallica), 2012. Le contexte dans lequel la traduction française situe ce roman est bien illustré par le titre de la collection (dont il sera le dix-neuvième tome) : « Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques ». Quant au thème, si important, de la « cinquième monarchie », voir maintenant l'essai de David Farr, *Major-General Thomas Harrison : millenarianism, fifth monarchism and the English Revolution, 1616-1660*, Farnham, Ashgate, 2014.

97. *Ibid.*, p. I-II.

98. *Ibid.*, chap. II, p. 17.

99. *Ibid.*, p. 18 et 19-20.

Or, ce monde végétal, ce royaume d'arbres est réglé par une sagesse de lois et de mœurs qu'est le renversement utopique des pratiques violentes et cruelles du monde humain :

De manière qu'à bien les prendre, les tribunaux de ce pays-là sont plutôt établis pour corriger les gens que pour les tourmenter<sup>100</sup>.

« La lenteur de ces arbres raisonnables » empêche toute « précipitation de l'esprit<sup>101</sup> », et – comme chez Montaigne – toute innovation éclatante :

On me dit que le criminel que je voyais étoit un innovateur, c'est-à-dire un faiseur de projets, qui vouloit qu'on abrogeât un certain usage fort ancien<sup>102</sup>.

Comme Érasme et Montaigne, l'auteur fait remarquer à Klimius, interrogé de ses hôtes, que les « sectes innombrables qui divisent les chrétiens » dans ce monde sont l'« effet de l'orgueil »<sup>103</sup> obstiné des hommes. L'égalité règne chez les « Potuans<sup>104</sup> » et les seules divisions sont celles qui marquent les « classes de donation » qui distinguent les citoyens les plus oblatifs<sup>105</sup>. La retenue du « bon goût » prévient le contrôle de la censure<sup>106</sup> et toute la discipline publique se résume au plus classique des adages : « Il faut se consulter et rentrer en soi-même<sup>107</sup>. »

Le roman se termine par un *Voyage au firmament*, puis par une *Navigation de Klimius aux terres étrangères*<sup>108</sup> où l'héritage de Rabelais est bien présent, du « pays de la musique » (écho des « îles sonnantes ») au réduit des grammairiens « qui troublent le repos public. [...] Ils combattent aussi opiniâtrement pour des lettres et syllabes que les autres pour la patrie<sup>109</sup> ». Le retour vers la terre est précédé d'une dernière critique contre toute légitimation du pouvoir au nom de la « raison d'état » : « C'est la nécessité, c'est la raison d'état / qui me demandent ces victimes<sup>110</sup> ». Il

---

100. *Ibid.*, p. 30.

101. Tel le reproche fait à Klimius, toujours trop actif: « tu ne vois que la coquille des choses et non le noyau » (*ibid.*, p. 30).

102. *Ibid.*, p. 53 ; en suivant la pensée de Montaigne, l'auteur conclut : « Cette sévérité à l'égard des innovateurs est cause que peu de gens osent se hasarder dans ce pays-là de proposer l'abolition d'aucune loi ou coutume, à moins que la chose ne soit si juste et si claire que l'on puisse être sûr du succès : car la nation souterraine est si jalouse de ces anciens statuts, et elle si fort persuadée que les anciens sont toujours les meilleurs qu'elle ne souffre pas impunément les innovations, de peur que la liberté de changer et d'abolir les loix et les coutumes n'ébranle les fondements de l'état » (*Ibid.*, p. 53-54).

103. *Ibid.*, p. 59.

104. « Depuis lors, la loi de l'égalité d'entre les citoyens a été saintement observée » (*ibid.*, p. 95).

105. On reconnaît, chez les Potuans, dix classes de distinction oblativie : « *I<sup>re</sup> Classe*. Ceux qui ont secouru de leur patrimoine l'état dans des temps difficiles. *II<sup>e</sup> Classe*. Les officiers qui servent *gratis* et sans aucun salaire. *III<sup>e</sup> Classe*. Les paysans et les laboureurs qui ont huit branches ou davantage. [...] » (*ibid.*, p. 96).

106. *Ibid.*, p. 121-122.

107. *Ibid.*, p. 124.

108. *Ibid.*, chap. X et XI.

109. *Ibid.*, chap. XIII, p. 306.

110. *Ibid.*, p. 341.

est préférable alors – nous suggère la méditation finale de Klimius – de devenir « un second Ixion » embrassant « une nue <sup>111</sup> ».

**Les « Amours des plantes » et la « Métamorphose des plantes »,  
« Le genêt ou la fleur du désert », et « Arbres en liberté »**

*Ces trois parties du cours, qui concernent les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, d'Erasmus Darwin, Goethe et Leopardi à Francis Ponge, Philippe Jaccottet, Rigoni Stern et Italo Calvino ne sont pas résumés dans cet Annuaire, par manque d'espace.*

**Conclusion : « la variante “vraie vie” »**

Nous avons évoqué, dans ce cours, non pas l'histoire d'une « morphologie » végétale ou la recension d'une « botanique littéraire », mais plutôt un paradigme métaphorologique capable de manifester, dans une extrême condensation symbolique, les manières par lesquelles l'homme a saisi, au cours des siècles et des sociétés, les modifications de son statut par rapport à la lecture de l'univers que sa pensée suscitait. L'arbre – depuis le commencement de la *Genèse* jusqu'aux visions de la fin de notre cosmos – est un réceptacle symbolique de « longue durée », peut-être même le plus continu et le plus riche que notre imaginaire puisse connaître. À titre de conclusion, il est donc juste et digne d'évoquer deux visions poétiques de notre présent qui ont su placer le commencement et la fin sous le signe de l'arbre ; je termine ce chemin de reconnaissance par la voix d'Yves Bonnefoy :

III.

Ces voix, écoute !

Oui, c'est là-haut, à la cime.

De ces arbres ? De tous les arbres ?

Comment savoir ? Cela crie.

Non, c'est du rire.

À la fois du rire et des cris.

Ils grimpent, et voici, Dieu sait pourquoi, ou peut-être non, qu'Ève s'est juchée si haut qu'en se retournant elle a le vertige. Adam qui de branche en branche la suit tend sa main. Les yeux fermés, elle y risque sa longue jambe. La première main qu'a connue le monde enserme ces orteils un peu poussiéreux. Elle redescend, précautionneusement, ou bien non.

J'ai vu, dit-elle.

Quoi, donc ?

L'ailleurs, j'ai vu l'ailleurs. Tout petit. Des nuages qui ne bougent pas. Des maisons.

Et d'offrir à Adam de l'ailleurs, ce fruit de l'arbre. Montons encore !

Ah, que de branches et de feuilles, que de fruits ! Ils écartent des branches pour accéder à d'autres, toujours plus haut. Ils regardent au loin, cette fois ensemble. C'est la variante « vraie vie ».

111. « Ixion, amoureux de Junon, crut jouir de cette déesse, mais il n'embrassa qu'une nue » (*ibid.*, p. 257, note 1).

Ils ne redescendront jamais<sup>112</sup>.

Et par la vision « à hauteur / d'arbre » et « au-delà / des hommes<sup>113</sup> » que Paul Celan nous a léguée, pour nous permettre – « arbustes itinérants<sup>114</sup> » – de retrouver « le roseau, le pensant » :

<i>kam uns, auf</i>	quelque chose vint à nous,
<i>dem Unbekommenen, wo</i>	sur l'inangoissé, où
<i>wir gingen,</i>	nous marchions
<i>etwas entgegen : das</i>	vint à notre rencontre, le
<i>Rohr, das</i>	roseau, le
<i>Denkende.</i>	pensant <sup>115</sup> .

Vers l'« inangoissé » et pour « les précipités vers le haut<sup>116</sup> ».

#### SÉMINAIRE. ARBRES DE MOTS<sup>a</sup>

12 février 2015 : Vinciane Pirenne, université de Liège : « Anthropogonies grecques et références végétales : mythes et métaphores ».

19 février 2015 : « Arbres de mots, arbres de notes », Carlo Ossola, Collège de France.

26 février 2015 : « Arbres à penser. Les “arbres” des juristes romains entre nature, raison et mémoire », Dario Mantovani, université de Pavie.

5 mars 2015 : « Les arbres de la contemplation dans les “Laude” de Jacopone de Todi », Francesco Zambon, université de Trente.

12 mars 2015 : « L'arbre vasculaire », Pierre Corvol, Collège de France.

112. Y. Bonnefoy, *Dedans, dehors ?*, dernier mouvement ; in *La Grande Ourse*, Paris, Galilée, 2015, p. 41-43.

113. « Soleils-Filaments / au-dessus du désert gris-noir. / Une pensée à hauteur / d'arbre / attrape le son de lumière : il y a / encore des chants à chanter au-delà / des hommes » (P. Celan, *Fadensonnen / Soleils-Filaments*, poème de *Reverse du souffle* ; je cite l'édition bilingue de J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2003, p. 24).

114. « *Wanderstaude* », daté « Paris, 25 février 1969 » ; traduction mot à mot de Paul Celan (Paul Celan – Gisèle Celan – Lestranger, *Correspondance*, Paris, Seuil, t. I, 2001, p. 658, lettre n° 639) ; voir d'autre part la version de Martine Broda : « Buisson errant » (in *Enclos du temps*, Paris, Clivages, 1985).

115. P. Celan, *Eine Stunde hinter*, poème daté « St. Cergue, 21.X.62 » ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 154, lettre n° 153 ; la version définitive de ce poème, *Eine Handstunde hinter*, sera envoyée à Gisèle, daté du 19.3.63, pour son anniversaire (lettre n° 175, *Correspondance*, t. I, p. 172) et publiée dans *Die Gedichte aus dem Nachlaß*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1997, p. 67.

116. P. Celan, lettre à Gisèle Lestranger du 2 mai 1966 (lettre 429) ; *Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 451-452 ; ce bref poème, *Lindenblättrige*, sera publié in *Die Gedichte aus dem Nachlaß*, éd. cit., p. 138.

a. Des séminaires sont disponibles en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/course-2014-2015.html>. Deux colloques coorganisés par la chaire : « Les arts de la *simplicitas*. Rome à la fin de la Renaissance » et « Julio Cortázar : lectures » sont également présentés et disponibles en audio sur le site internet : <http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/symposium-2014-2015.htm> et [http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/symposium-2014-2015\\_\\_1.htm](http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/symposium-2014-2015__1.htm) [NdÉ].

19 mars 2015 : « Les arbres et la logique : objets, instruments, métaphores », Gabriele Lolli, École normale supérieure, Pise.

26 mars 2015 : « Formes végétales et forme sociale : la “physionomie des plantes” entre XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », Franco Farinelli, université de Bologne.

#### PROFESSEURS INVITÉS

Madame Benedetta Papisogli, professeur à l'université de Rome (LUMSA) a donné quatre cours, au mois de février 2015, sur le sujet suivant : « Fénelon : imaginaire et spiritualité<sup>b</sup> ».

Madame Bénédicte Savoy, professeur à l'université de Berlin (Technische Universität), a donné quatre cours, au mois de mars 2015, sur le sujet suivant : « Les objets du désir. Trophées, conquêtes et spoliations artistiques de l'antiquité à nos jours : une constante anthropologique ? »<sup>c</sup> : 1. Translocations patrimoniales forcées : le temps long de la mémoire ; 2. Patrimoines annexés et fécondations esthétiques ; 3. L'argent des spoliations ; 4. Restitutions et émotions.

#### PUBLICATIONS

##### Livres

OSSOLA C., *Erasmus nel notturno d'Europa*, Milan, Vita e Pensiero, 2015, 136 p.

OSSOLA C., *Italo Calvino: universos y paradojas*, Madrid, Siruela, 2015, 104 p.

##### Introductions et préfaces

OSSOLA C., « Introduzione », dans ASÍN PALACIOS M., *Dante e l'Islam*, Milan, Luni, 2014, VII-XXX.

OSSOLA C., « Nota. Un nodo di memoria chiamato Istria », dans BALANZIN SAYEGH M., *La bicicletta rossa. Una storia istriana dal 1939 al 1945*, Balerna, Edizioni dell'Ulivo, 2014.

##### Articles

OSSOLA C., « Dell'eleganza del referente », dans QUAGLINO M. et SCARPA R. (éd.), *Metodi testo realtà : atti del convegno di studi (Torino, 7-8 maggio 2013)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2014, 123-132.

OSSOLA C., « “Il y a dans chaque homme un serpent” : su una lettera di Pascal e un romanzo di Manzoni », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, vol. 50, n° 3, 2015, 615-630.

OSSOLA C., « Per una teoria politica del luogo comune », *Vita e Pensiero*, vol. XCVIII, n° 3, 2015, 63-69.

OSSOLA C., « La legge e la leggenda », dans HÉRITIER P. (éd.), *Visiocrazia: Immagine e forma della legge / Visiocracy: Image and form of the Law*, Milan / Udine, Mimesis, 2015, 111-118.

OSSOLA C., « Bernardum lactatum a Virgine fuisse », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, serie IX, vol. XXXV, n° 3, 2015, 613-623.

b. Les quatre conférences, données les 3, 10, 17 et 24 février 2015, sont disponibles en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/guestlecturer-2014-2015.htm> [NdÉ].

c. Les quatre conférences, données les 10, 17, 24 et 31 mars, sont disponibles en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/guestlecturer-2014-2015.htm> [NdÉ].

OSSOLA C., « Dell'impiego delle persone », dans RICUPERATI G. et BORGHI E. (éd.), *Un piemontese in Europa. Carlo Denina (1731-1813)*, Bologne, Il Mulino, 2016, 111-135.

OSSOLA C., « Comment “assiéger un écho” : la pensée musicale de Giovanni Morelli », dans VINAY G. et DESVAUX A. (éd.), *Giovanni Morelli, la musicologie hors d'elle*, Paris, L'Harmattan, 2015, 21-30.

OSSOLA C., « Lumi rubricati – lights, rubricated for Victor Stoichita », dans DE RIEDMATTEN H., GALLEY N., CORPATAUX J.-F. et NUSSBAUM V. (éd.), *Senses of Sight: Towards a Multisensorial Approach of the Image. Essays in Honor of Victor I. Stoichita*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2015, 223-237.

## ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

### Travaux scientifiques des collaborateurs

*Christine Jacquet-Pfau, maître de conférences*

#### Publications

JACQUET-PFAU C., « Le signe de la féminisation dans les dictionnaires d'usage du français », dans HEINZ M. (éd.), *Les sémiotiques du dictionnaire. Actes des Cinquièmes journées allemandes des dictionnaires (Klingenberg am Main, 6-8 juillet 2012)*, Berlin, Frank & Timme, coll. « Metalexikographie », n° 4, 2014, 67-88.

JACQUET-PFAU C., « Élaboration et destinée d'une encyclopédie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : les trente-et-un volumes de *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres (1885-1902)* », *Ela (Études de linguistique appliquée)*, vol. 177, n° 1, *La dictionnaire* (numéro coordonnée par M. LO NOSTRO et C. REY), 2015, 85-100.

JACQUET-PFAU C., « À Concy, sur les traces de Pierre Larousse », *Histoire littéraire, Le Gatinois*, n° 1, Société d'histoire locale de Montgeron, 2015, 48-57.

JACQUET-PFAU C., compte rendu de : Gaudin François (dir.), *La lexicographie militante : dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, Paris, 2013, 360 p., *Cahiers de Lexicologie*, vol. 2014-2, n° 105, 2014, 261-265.

#### Colloques et conférences

« L'utopie orthographique de Casimir Henrycy », colloque *Maurice Lachâtre : le bicentenaire d'un inconnu*, Paris, ENS, 12-13 décembre 2014 ; (avec J.-F. Sablayrolles), « Tout ce qui vient des Anglo-Saxons est-il mauvais ? », *Quo vadis, Terminologia ?* Colloque international en hommage à John Humbley, université Paris-Diderot, 18-20 février 2015 ; (avec J.-F. Sablayrolles), coorganisation du colloque international du Centre culturel international de Cerisy, *La Fabrique des mots*, 20-27 juin 2015 ; « Madame le président ou Madame la présidente ? La féminisation : évolution sociétale et créativité néologique, de la norme aux usages », Colloque international du Centre culturel international de Cerisy, *La Fabrique des mots*, 20-27 juin 2015 ; « À propos des emprunts néologiques dans le discours journalistique : marquage et commentaires », 10<sup>es</sup> journées internationales LTT (Lexique, terminologie, traduction) 2015, Strasbourg, « La création lexicale en situation : texte, genres, cultures », 2-4 septembre 2015.

#### Enseignement

L'enseignement est dispensé à l'INALCO : « Sémantique et structuration du lexique » (cours « transversal » destiné aux étudiants de licence 2<sup>e</sup> année) ; « Pratiques textuelles et usages », « Outils et ressources multilingues » (INALCO, licence 2<sup>e</sup> année de Traitement

numérique multilingue) ; « Lexique et morphologie » (INALCO, master 1 pro Ingénierie linguistique et master 1 recherche Sciences du langage).

#### Participation à des programmes internationaux

*Emprunts et équivalents néologiques* (coord. Sablayrolles J.-F. et Podhorná-Polická A.), Programme européen Campus France, programme Barrande (franco-tchèque), 2013 et 2014. *Emprunts et équivalents néologiques* (coord. Sablayrolles J.-F. et Kacprzak A.), PICS (Projet International de Coopération Scientifique) franco-polonais, 2015-2017 ; « Les néologismes : types et procédés », enregistrement d'une vidéo destinée au Forum mondial de la langue française, Organisation internationale de la francophonie (OIF), Liège (Belgique), 20-23 juillet 2015 [<https://www.youtube.com/watch?v=0RseTaH3lwk>].

#### Autres

Présidente du Collège d'experts de terminologie et de néologie de l'éducation et de l'enseignement supérieur ; directrice de la collection « La Lexicothèque » aux éditions Lambert-Lucas (Limoges).

#### Luca Fiorentini, ATER

#### Publications

FIORENTINI L., « Appunti sulle inserzioni dal *Decameron* nel commento dantesco di Benvenuto Rambaldi da Imola », *Levia Gravia*, vol. XV- XVI, 2015, 399-415.

FIORENTINI L., compte rendu de : MAZZONI L., *Dante a Verona nel Settecento. Studi su Giovanni Iacopo Dionisi* (Vérone, QuiEdit, 2012, XI-283 p.), *Bollettino di italianistica*, vol. XI, n° 1, 2014, 188-199.

#### Séminaires et conférences

« Le problème des quatre sens des écritures du *Banquet* de Dante Alighieri à l'*Épître à Cangrande* », « Le désir naturel de connaissance chez Dante Alighieri : *Le Banquet, La Monarchie, La Comédie* » et « Introduction à *La Comédie* de Dante Alighieri », université de Paris-IV Sorbonne, cours d'histoire de la philosophie médiévale (master 2) du professeur Pasquale Porro, *Vulgariser la philosophie (et la théologie). Le projet doctrinal de Dante Alighieri*, 15 octobre et 12 décembre 2014, 18 mars 2015 ; « Guido da Pisa e gli altri : il ruolo degli esegeti di estrazione mendicante nella ricezione trecentesca della *Commedia* », École française de Rome, Colloque international *Les savoirs dans les ordres mendiants en Italie (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, 4 novembre 2014 ; « I paradiso dei solitari. L'influenza di Petrarca sulla ricezione dantesca nel Trecento », École française de Rome, colloque international *L'homme comme animal politique et parlant*, 7 novembre 2014 ; « Portraits d'Avverroès (et de ses adeptes) dans les anciens commentaires à *La Comédie* de Dante », Collège de France / École pratique des hautes études / université de Paris-IV Sorbonne, colloque international *Dante et l'averroïsme* (Collège de France), 12 mai 2015 ; « Les traductions du *Décameron* dans le commentaire à *La Comédie* de Benvenuto da Imola », université de Paris III-Sorbonne nouvelle, séminaires du Centre d'études et de recherche sur la littérature italienne du Moyen Âge (CERLIM), 20 juin 2015.